Juliette
et autres brins de vie

Sylvain DAUVISSAT

Sylvain Dauvissat

Juliette et autres brins de vie

© Sylvain Dauvissat, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6162-0

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Juliette

Juliette ne disait pas l'EHPAD. Elle lui préférait l'appellation de maison de retraite. Ça sonnait plus ancien, ça faisait un peu vieille France, mais ça correspondait mieux à l'idée qu'elle se faisait de l'endroit. L'acronyme EHPAD renvoyait trop à quelque chose d'aseptisé, à un lieu froid et sans âme, à un mouroir qui possédait le sex-appeal d'une salle d'attente de hall d'aéroport.

À la maison de retraite des Hortensias, tout le monde appréciait Juliette. Certains pensionnaires l'adoraient même. C'était qu'elle n'avait pas son pareil pour leur mettre du baume au cœur.

Juliette avait un travers : elle mentait. Elle racontait des bobards à tout va, niait les évidences, enjolivait la réalité, romançait, affabulait, brodait des tissus de mensonges, inventait des histoires abracadabrantesques. C'était plus fort qu'elle, Juliette travestissait la vérité, ne pouvait pas l'accepter, refusait l'ordre des choses. Mais, si elle se comportait ainsi, c'était pour la bonne cause. Elle ne pouvait pas tolérer que les derniers mois qu'avaient à vivre les résidents de la maison de retraite des Hortensias se passent dans la douleur, la tristesse, l'anxiété. Elle s'était mis en tête d'adoucir leurs ultimes peines. Le Directeur l'avait bien mise en garde à plusieurs reprises, elle n'en avait cure.

— Ce n'est plus possible, Juliette ! s'alarma-t-il un jour. Ce que vous leur racontez, ça ne se fait pas ! Ça les perturbe ! Je vous demande de cesser ce genre d'activité une bonne fois pour toutes ! Mentir est un vilain défaut.

Juliette laissait à d'autres la charge d'apporter aux pensionnaires de l'EHPAD les soins du corps, de la toilette et des repas. Elle se fichait pas mal des activités proposées, des parties de dominos ou de la gymnastique qui se résumait souvent à des exercices pathétiques où on les applaudissait parce qu'ils avaient réussi à rattraper une balle en mousse. C'était la même chose concernant les heures où il fallait leur administrer leurs médicaments : Juliette prenait un malin plaisir à s'esquiver afin d'échapper à la corvée. En revanche, passer de résident en résident, avoir un mot pour chacun, leur monter un bateau de manière à ce qu'ils voient la vie en rose, ça, elle s'en chargeait. Elle s'y connaissait en carabistouilles comme aimait à le dire le médecin-coordonnateur qui s'amusait des manies de Juliette.

Cet après-midi-là, elle entama sa tournée sitôt la sieste des pensionnaires

terminée. Elle jugeait que c'était le moment propice. En général, il leur restait beaucoup de temps à tuer avant que l'heure du repas arrive et qu'on les raccompagne dans leurs chambres respectives. La télévision allumée en permanence remplissait bien son office mais comme les programmateurs avaient décidé de supprimer « Des chiffres et des lettres », ce temps à tuer paraissait plus long. L'émission « Affaire conclue » ne parvenait pas à combler leur vide et ils s'agitaient souvent malgré les tranquillisants qu'on leur administrait afin de les soulager. Les plus veinards avaient de la visite. Les autres rongeaient leur frein et leurs ongles, s'ennuyant à qui mieux mieux, s'ouvrant aux affres de la rumination. C'étaient ces derniers qui constituaient le terrain de chasse favori de Juliette et de son péché mignon.

— Ah, ma petite Lucette ! Comment allez-vous aujourd'hui ? Vous avez bien pensé à vous hydrater parce qu'avec ces chaleurs, ce n'est pas bon de rester sans boire ! s'enquit Juliette de la santé d'une résidente centenaire.

— Bof, je broie du noir, marmonna la centenaire à travers son dentier.

— Il ne faut pas ! Qu'est-ce qui vous tracasse ? C'est encore votre fils, c'est ça ?

— Ben oui, il n'est pas venu me voir ces derniers temps.

— Oh, c'est faux Lucette ! Il est venu pas plus tard qu'hier, mais vous dormiez. Il n'a pas voulu vous déranger, lui expliqua Juliette.

— Ah bon, il est venu hier ? Alors je suis contente, voyez-vous, s'anima soudain la centenaire, éteinte jusque-là. A-t-il donné des nouvelles ?

— Et comment qu'il a donné des nouvelles ! s'enthousiasma Juliette. J'ai pu causer un peu avec lui. Tout va pour le mieux. Son nouveau travail lui plait bien. D'ailleurs, il n'a pas une minute à lui. Ah ces patrons, je vous jure ! Ils exploitent leurs salariés jusqu'à la moëlle ! Il pense souvent à vous et m'a priée de vous couvrir de ses baisers. Je peux vous assurer que vous avez un bon garçon, attentionné et poli avec ça. Les autres ne peuvent pas en dire autant ! plaisanta-t-elle encore.

— Je comprends. Il compte revenir bientôt ?

— Oh que oui ! Il faut juste être patiente. En plus, mon petit doigt me dit qu'il a rencontré une nouvelle petite amie, ajouta Juliette avec un clin d'œil sans équivoque.

Il n’en fallut pas plus pour que la fameuse Lucette retrouve le sourire. Le fait était que ça faisait belle lurette que son fils était décédé et qu’elle l’oubliait parfois. Juliette ne faisait juste que lui raconter ce qu’elle voulait bien entendre, voilà l’affaire. Lucette avait voué sa jeunesse à ce fils et l’avait chéri jusqu’à plus soif. Imaginer qu’il allait bien suffisait désormais à son bonheur.

Juliette poursuivit son entreprise en se rendant auprès de Georges, assis dans un fauteuil roulant à l’écart, un plaid sur les jambes malgré la chaleur.

— Eh, Georges ! Je sais que ce n’est pas drôle de ne plus pouvoir marcher mais rester tout seul ne va pas arranger les choses, lui fit-elle remarquer.

— Oh, ce n’est pas ça qui m’embête le plus. C’est ma vue. Je ne peux plus lire le journal et me tenir au courant de l’actualité. Les autres regardent des émissions débiles à la télévision et on ne peut jamais mettre le journal télévisé, se plaint-il.

— Vous voulez que je vous donne des nouvelles ? lui proposa Juliette. Eh bien les voici ! Les élections viennent de se dérouler et les communistes ont réalisé un très bon score au point que le président de la République a décidé de nommer un des leurs au poste de Premier ministre.

— Ah ben ça, c’est une bonne nouvelle ! commenta Georges avec un large sourire. Et avec quel programme les communistes ont-ils enfin réussi à se faire élire ?

— Du classique ! Le rétablissement de l’impôt sur les grandes fortunes, une relance du pouvoir d’achat et des mesures importantes en faveur de l’école. Pour le reste, je ne peux pas vous en dire plus car moi et la politique, ça fait deux ! s’esclaffa Juliette.

— J’ai toujours su qu’on allait y arriver un jour ! commenta Georges avec un pétillement dans les yeux qu’on ne lui voyait jamais. De mon temps, je me suis battu contre vents et marées pour le parti et on me riait au nez. Le pire, ce fut quand l’extrême-droite commença à avoir de meilleurs résultats électoraux que nous, ajouta-t-il avec une pointe d’amertume dans la voix.

— À ce sujet, rassurez-vous, elle est au plus bas ! affirma Juliette.

— Ça veut donc dire que les gens ont enfin compris ? Et comment ont-ils réagi à l’annonce des résultats ?

— Il y a eu de grandes fêtes dans les rues ! mentit encore Juliette.

— Comme si c’était le Grand soir ?

— Comme si c’était le Grand soir, parfaitement ! acheva-t-elle de l’égayer.

Comment Juliette aurait-elle pu lui avouer que le pouvoir en place prenait un tournant encore plus libéral et que l’extrême-droite grapillait des points dans les sondages, la rapprochant un peu plus de l’Elysée ?

Apercevant Gérard, elle se dirigea vers lui. Il boudait. Il avait réclamé qu’on lui prête un casque et qu’on lui mette de la musique.

— Que vous arrive-t-il ? Vous n’avez pas l’air dans votre assiette, s’enquit Juliette.

— Ils m’enquiquinent, tous, avec leurs jeux à la con.

— Vous voulez que je vous parle de Johnny, hein, comme la dernière fois ? lui proposa Juliette.

— Pour ça je suis partant !

— J’ai eu la chance d’assister à son dernier concert, c’était du tonnerre !

— Est-ce qu’il a chanté « Noir c’est noir » ?

— Et comment ! Il a même soulevé la foule avec « Les portes du pénitencier ». Promis, la prochaine fois, je vous ramène un tee-shirt de sa dernière tournée.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir ! cessa de faire la tête Gérard.

Pouvait-elle lui avouer que ça faisait quelques mois désormais que le chanteur avait trépassé ? Et que sa famille se déchirait au sujet de son héritage ? Ne valait-il pas mieux que le dénommé Gérard s’endorme ce soir-là en caressant l’espoir d’entendre à nouveau son artiste fétiche chanter ? C’était ce que Juliette pensait. C’était à ce type de cause qu’elle réservait ses mensonges.

Sa destination suivante la conduisit auprès de Pierrette qui avait employé sa vie à faire la classe à des enfants qui devaient apprendre à lire, écrire et compter. Souvent, elle s’inquiétait de savoir si le niveau des élèves avait baissé ou s’il s’était amélioré.

— Ah, Juliette ! l’apostropha-t-elle en l’apercevant. Vous avez vu le texte de la dictée de Pivot ? C’est du niveau de l’école primaire !

— Je suis entièrement d’accord avec vous, consentit Juliette.

— En tout cas, ce qui me console, c’est de savoir que les jeunes lisent de plus en plus. C’est bien ce que vous m’avez dit hier, hein ?

— Absolument ! D’ailleurs, les ventes de livres auprès de la jeunesse augmentent. C’est du jamais vu !

— Même avec leurs machins qu’ils ont tout le temps dans les mains ? Comment ils appellent ça déjà ?

— Les smartphones ? Pensez-donc, ça ne les intéresse plus, c’est passé de mode ! affirma Juliette.

— Je m’en doutais. C’est comme les walkmans, ça dure un temps après ça les lasse. Rien ne vaut un bon bouquin !

Juliette navigua ainsi de résidents en résidents, de mensonges en mensonges, donnant ici des nouvelles rassurantes du monde, affirmant ici que des petits-enfants avaient appelé dans le but d’avoir des nouvelles de leur mamie ou de leur papy.

— Ah bon ? Et ce n’est pas pour me soutirer de l’argent ? demanda même Bernadette qui était aussi pingre que Don Salluste dans *La Folie des grandeurs.*

— Non, non, vraiment pas, la rassura Juliette.

À un pensionnaire qui voulait savoir si sa chatte avait mis bas, Juliette certifia que oui, une belle portée de six chatons, en se doutant bien que la femelle en question devait être morte depuis longtemps. À un autre qui s’inquiétait du manque d’eau qui allait compromettre les récoltes dans ses champs, elle répondit qu’elles s’annonçaient extraordinaires en omettant de lui rappeler que ses terres avaient été vendues afin de financer son admission à l’EHPAD. Au petit Léon, qu’on surnommait ainsi parce qu’il avait la taille d’Alain Giresse, elle affirma que son club de football favori avait enfin remporté le championnat. À Claudine, férue d’astronomie, elle raconta que l’Homme avait enfin mis un pied sur Mars et que les découvertes qui y avaient été faites étaient de bon augure pour l’avenir de l’humanité. À Claude, elle certifia que ses tomates poussaient tandis que son potager avait été laissé à l’abandon par ses enfants qui vivaient désormais loin d’ici. À un résident d’origine corse, elle révéla que l’île de beauté venait d’obtenir son indépendance, conformément aux nouvelles directives européennes. À Jeanine, elle prétendit que son Paulo était parti faire un tour du

pâté de maison et que ça ne servait à rien de se faire du mouron, que les hommes étaient ainsi et qu'ils revenaient toujours à l'endroit où se trouvaient leur fauteuil et leurs charentaises.

Quand arriva l'heure du repas, Juliette s'enfonça un peu plus dans ses délires.

— Mais non, madame Courson, vous ne pouvez pas dire ça ! s'exclama-t-elle auprès d'une pensionnaire. Ce n'est pas une vulgaire soupe sortie d'une boîte en carton, c'est un suprême de homard !

— Comment osez-vous vous plaindre en disant que cette purée est dégoutante ! s'emporta-t-elle auprès d'un autre. Il s'agit d'un Stoemp de légumes à la mode de Bruxelles. Je vous jure que ce n'est pas donné à tout le monde d'y goûter !

— Mais oui, monsieur Faqueur, Danny Boon a bien reçu une palme d'or pour son dernier film, mentit-elle encore. Avec dix millions d'entrées, c'est bien le moins !

— Bien sûr qu'ils vont installer le Minitel dans votre chambre ! assura-t-elle encore à une résidente admise récemment. Ça prend un peu plus de temps que prévu mais ce sera fait. Vous pourrez y consulter votre horoscope quand bon vous semblera.

— En ce moment, ils tournent une nouvelle saison de « Plus belle la vie », monsieur Berclos. Vous verrez, il parait que c'est plein de rebondissements !

Et elle enchaina les mensonges jusqu'à plus soif, jonglant d'un résident à l'autre pendant qu'ils avalaient péniblement leur dessert, pourtant une compote de pommes. Il fallait dire qu'ils trainaient un peu, retardant le moment de la fin du repas, espérant que Juliette vienne enfin à leur hauteur apaiser leurs tracas. Ici, c'était tel membre de la famille qui avait recouvré la santé, là, c'était tel autre qui avait fait un mariage heureux. Ici encore, c'était tel petit enfant qui avait enfin réussi ses études, là encore, c'était tel autre qui avait annoncé sa prochaine visite, c'était promis juré.

Lorsque vint l'heure de se coucher et que le personnel commença à reconduire les pensionnaires de la maison de retraite des Hortensias, ce fut harassée mais satisfaite du devoir accompli que Juliette daigna mettre un terme à sa journée. Elle avait mis un point d'honneur à avoir une attention pour chacun, même les plus ronchons.

Enfin seule dans sa chambre, elle laissa ses muscles se détendre et se préparer au sommeil réparateur. Sa tête posée confortablement sur son oreiller, elle préparait déjà sa journée du lendemain. Selon elle, le secret était d'anticiper l'état dans lequel allaient se trouver les résidents, avoir un coup d'avance en somme. Untel serait triste parce qu'il se rendrait compte qu'il n'avait pas de nouvelles de sa famille, untel parce qu'il se souviendrait que tel proche était décédé depuis un moment déjà. Untel souffrirait parce qu'il réaliserait que le monde ne tournait plus rond, untel parce que sa santé n'était plus celle d'avant. Il fallait à tout prix qu'elle sache quel bobard elle allait leur raconter alors.

— Juliette ? C'est Maman, il est temps de dormir, fit la femme qui se pencha au-dessus de son lit en la bordant.

Juliette lui sourit, sa récompense arrivait enfin.

— À condition que tu me lises une histoire, négocia-t-elle en jouant la capricieuse.

— Je ne t'ai pas oubliée, ne t'inquiète pas ma petite chérie, ajouta la femme, tendrement, comme le ferait n'importe quelle mère.

Isabelle, l'auxiliaire de vie qui avait pris les traits de la mère de Juliette, ouvrit le livre qui était posé à son chevet et commença : « Il était une fois… ». Ça ne faisait que quelques semaines qu'elle travaillait dans l'EHPAD mais elle avait pris de bon cœur le relai de celle qui s'occupait de Juliette auparavant. Pour qu'elle s'endorme, il suffisait de lui faire croire qu'elle était sa mère qui la couchait en lui lisant une histoire. Juliette était facile. Elle croyait dur comme fer aux mensonges colportés par les contes de fée. Ils rendaient ses nuits plus douces. À la maison de retraite des Hortensias, tout le monde appréciait Juliette, Isabelle aussi.